



# 1. Le jour de la fin

**Été 1265.** L'aurore se levait sur Edenorya, une palette de couleurs pastel caressant les toits de la cité. D'ordinaire, c'est l'heure où les premiers rayons du soleil dansent sur les étals de mon échoppe, où l'odeur du pain chaud flotte depuis le four du boulanger, où le rire clair des enfants résonne déjà sur le parvis de l'Académie. Mais ce matin-là, une étrange quiétude pesait sur la cité, un silence inhabituel, presque inquiétant.

J'avais passé la nuit à peaufiner les derniers détails d'une commande importante : un coffret incrusté de nacre des mers du Sud pour une riche dame de la Halle Haute. Mes outils reposaient encore sur l'établi, l'onguent de cire

embaumait l'atelier, et une douce satisfaction me gonflait la poitrine. La vie était bonne, simple, prévisible. Mon épouse préparait la pitance matinale pour nos deux rejetons qui s'apprêtaient à rejoindre les bancs de la bibliothèque pour le premier et l'atelier de son maître pour la seconde, des projets et des rêves plein la tête.

Soudain, un grondement. D'abord une vibration subtile à peine perceptible sous la plante des pieds. Puis, il s'est amplifié, gonflant en un rugissement sourd, menaçant, comme si un être venu des profondeurs de la nécropole s'éveillait sous nos pieds. Un frisson a parcouru mon échine. J'ai posé mon ciseau, le cœur battant la chamade.

Les ouvrages se sont mis à trembler sur les rayons, mes créations délicates menaçant de valser. Les verrières de l'atelier ont vibré. Une petite statuette de buis, représentant un dragon, que ma mie m'avait ciselée avec amour, a chuté de son socle, se brisant sur le dallage avec un bruit sec. Mauvais augure.

La panique a éclaté, inopinée et contagieuse. Les huis des logis se sont ouverts dans un fracas de verrous, les bourgeois ont déferlé dans les venelles, hagards, cherchant des yeux une explication, une échappatoire. Des cris stridents ont déchiré l'air, des pleurs ont fusé, des prières implorantes se sont élevées vers un ciel qui, soudain, semblait étrangement bas.

Le grondement s'est mué en un rugissement assourdissant. La terre s'est soulevée et le pavé de la place du Concorde s'est lézardé en longues balafres tortueuses. Des fontaines de vapeur brûlante et suffocante, ont jailli emplissant instantanément l'air d'une odeur de soufre et de mort. J'ai vu, horrifié, des hautes maisons se fissurer, certaines s'écrouler, des venelles entières se transformer en dédales de débris, L'océan, au loin, celui qui baignait si paisiblement les remparts de notre cité, s'est retiré dans une danse surnaturelle, comme s'il fuyait, lui aussi.

J'ai compris, dans un éclair de lucidité terrifiante. C'était la fin. La fin de tout.

Un cri a déchiré ma gorge. Mes chausses se sont mises à trembler de façon incontrôlable. J'ai senti le sang se glacer dans mes veines, le cœur battre à tout rompre dans ma poitrine. Je devais retrouver les miens, ma maisonnée. Ma vie.

J'ai abandonné l'atelier, laissant derrière moi mes outils, mes ouvrages, mon passé. J'ai dévalé l'artère en courant, me frayant un chemin à travers la populace en proie à la terreur, bousculant, évitant les corps qui gisaient sur le sol. Le chaos régnait en maître, un chaos absolu. Des flammes dansaient déjà sur les toits, léchant les façades, attisées par l'agitation ambiante. Le quartier des Arènes, d'ordinaire si vivant et bruyant, offrait un spectacle désolant de gradins désertés et de loges effondrées.

La fumée, noire et âcre, a obscurci l'éther, le transformant en un linceul grisâtre, presque funèbre.

Puis, les cris de douleur ont déchiré l'air. Une douleur profonde, incommensurable, rythmée d'appels au secours désespérés, ponctuée de sanglots déchirants et bercée par le bruit du grondement de la terre, du fracas des écroulements et du rugissement des flammes.

Je courais, je courais, sans direction précise, aveuglé par la panique, guidé par un instinct de survie. Retrouver les miens. Les protéger à tout prix. Fuir cet enfer.

## 2. Le crépuscule d'une cité

**Été 1265.** Le soleil, qui s'était levé dans la confusion et la peur, se couche maintenant sur Edenorya dans un balai de couleurs rougeoyantes et violacées. Un crépuscule d'apocalypse. La fumée des incendies zèbre encore le ciel, assombrissant l'horizon. Des fumerolles s'échappent toujours des entrailles de la terre, comme les soupirs d'une cité mourante.

Ce jour a duré une éternité. Après l'horreur de la journée, l'annonce de la Guilde des Marchands a résonné comme un glas et une promesse. Un glas pour Edenorya, notre terre promise souillée, mais aussi une promesse d'un avenir ailleurs sur une nouvelle terre, inconnue, inatteignable, irréelle.

La Guilde, fidèle à elle-même, a organisé les convois avec une efficacité impressionnante. Ses moyens sont considérables, c'est indéniable. Mais derrière les discours rassurants et les ordres précis, je pouvais lire l'inquiétude dans les yeux des dirigeants. Ils étaient aussi désespérés que nous, mais ils devaient tenir bon, nous guider. Le CRABE, habituellement si flegmatique et englué dans sa paperasse, s'est mué en un organe d'organisation frénétique, orchestrant les départs avec le Conseil de la ville.

J'ai retrouvé mon époux, sain et sauf, et nos enfants se sont blottis contre lui. Un miracle dans ce chaos. Mais tous n'ont pas eu cette chance. Des familles entières ont été déchirées, des êtres chers disparus dans le tumulte. Les regards sont vides et les visages sont marqués. La douleur était palpable. Même la Garnison, d'ordinaire si fière et rassurante, semblait dépassée, ses membres aidant comme ils le pouvaient avec un courage et une obstination non feinte face à une impuissance grandissante.

Gédric Fox, figure historique et fondateur de la ville, a prononcé un discours poignant et solennel au moment du départ, accompagné de Lorena Aginali et Bartholomé Rottweiler, leurs mots résonnant tantôt comme une bénédiction, tantôt comme un adieu.

Dans ce rassemblement improvisé, j'ai croisé des visages familiers. Des voisins, des amis, des marchands ou des artisans avec qui nous avons fait affaire. Mais aussi des inconnus, des êtres que nous avons peut-être croisés sans jamais leur prêter attention. Et même des ennemis d'antan, des personnes pour lesquelles nous n'avions que mépris ou rancœur. Mais aujourd'hui, la souffrance efface les différences, les haines s'estompent. Nous sommes tous unis dans le même

malheur, dans le même espoir fragile. John Barryk, le tavernier de la célèbre Taverne du vieux chêne, que l'on voyait d'ordinaire derrière son comptoir ou sur son bateau, distribue du vin aux plus faibles. Le culte de Bélïos, dont le temple se dresse d'ordinaire pour célébrer l'avenir et la fertilité, offre réconfort et prières à ceux qui ont tout perdu. Même les bas-fonds, d'ordinaire repaire de la pègre, semblent s'être mobilisés pour aider les laissés pour compte, comme pour mieux s'assurer d'une loyauté future. L'Hospital, déjà dépouillé de la majorité de ses moyens, continue de porter secours aux blessés et aux malades avec un éternel dévouement. Les érudits des Académies, et notamment ceux du Scriptorium, tentent de sauver ce qui pouvait l'être

des archives et des connaissances d'Edenorya. Le Concorde et les guildes d'artisans, quant à eux, s'efforcent d'aider à la logistique du départ, mettant leurs compétences au service de la communauté.

Puis, un signal a retenti et la procession s'est mise en marche au chant des garnisards accompagné du bruit des charrettes, des pas des enfants et des sanglots étouffés. Nous avons quitté Edenorya comme des fantômes, passant sous l'arche de la Grande porte du nord qui, hier encore, symbolisait la prospérité et la fierté de notre cité. Aujourd'hui, elle n'était qu'un seuil vers l'inconnu. La terre tremblait encore par intermittence. L'atmosphère était lourde, chargée d'une tristesse. Il fallait partir. Coûte que coûte.

# 3. L'exode ou la voie des enfants

**Eté 1265.** C'est toujours bizarre d'écrire dans ce carnet. Avant, c'était pour dessiner des monstres et des héros. Maintenant, c'est pour raconter... la fin du monde ? Enfin, c'est comme ça que ma sœur l'appelle. Moi, je sais pas trop. C'est surtout le bazar.

On a marché pendant des jours depuis Edenorya, c'est loin. On a même dépassé les ruines de Vendavel. C'était triste aussi, mais au moins là-bas, la terre semble s'être apaisée. Mère dit qu'il faut être content qu'on est en sécurité ici, mais j'ai du mal à la croire.

Ma sœur pleure souvent la nuit. Elle a peur des ombres et des bruits. Moi aussi, mais je lui dis pas. Je dois être courageux, je suis l'aîné.

\*\*\*

J'ai mal aux pieds. Mes chaussures sont pleines de trous. Mon frère dit qu'il faut pas se plaindre, qu'il y a des gens qui ont perdu leurs parents. C'est vrai. J'ai vu une petite fille qui n'arrêtait pas d'appeler sa maman. Ça fait peur.

Il y a des attaques. Des bandits, je crois. Ils essaient de voler les affaires des gens. Papa se bat avec les autres hommes pour nous protéger. J'ai vu un homme tomber par terre. Il ne bougeait plus. J'ai eu très peur.

Mère dit qu'il faut rester près d'elle et qu'il ne faut pas parler aux inconnus. Mais c'est dur de savoir qui est un inconnu ici. Tout le monde est mélangé. Des riches, des pauvres, des gens normaux et des gens... différents.

Il y a des gens bizarres qui marchent avec nous. Des hommes avec des mines sombres, des femmes avec des couteaux à leur ceinture. Ils ont l'air méchant, mais ils nous aident. Ils sont comme nous. Ils ont beaucoup perdu. Ils sont même plutôt gentils. Ils nous donnent de l'eau et ils nous montrent où dormir. Une fois, un monsieur avec un grand chapeau noir m'a même donné une poupée. Elle est un peu abîmée, mais je l'aime bien.

\*\*\*

On ne sait pas où on va. La Guilde des marchands parle d'une nouvelle ville. Mais c'est loin, et le chemin est dangereux. Il n'y a pas vraiment de chef. Personne ne sait quoi faire. On avance, on avance, sans vraiment savoir où on va.

C'est ça le pire, je crois. L'incertitude. Ne pas savoir ce qui va se passer. Si on va trouver un endroit sûr. Si on va pouvoir recommencer une vie normale.

Mais il faut garder espoir. Papa et maman disent qu'il faut être fort. Qu'il

faut se soutenir. Alors, on avance. Ensemble. Et peut-être, un jour, on trouvera notre chemin.

Hier, il s'est passé un truc bizarre. On a croisé un autre groupe de gens qui voyageaient. Ils avaient des grandes caravanes, avec des chevaux et des bannières. Ils avaient l'air plus riches que nous. Ils sont passés à côté de notre camp, mais ils ne se sont pas arrêtés. Il y a eu comme une tension. Les gens de notre camp les regardaient avec envie et peut-être un peu de colère. Eux, ils avaient un endroit où aller, des maisons qui les attendaient dans leurs fiefs si j'ai bien compris. Nous, on n'a rien. On ne sait même pas si la terre promise dont on nous parle existe vraiment. Ce jour-là,

c'était chacun pour soi. Ils sont partis sans un mot, nous laissant derrière avec nos doutes dans la poussière.

\*\*\*

J'ai vu des choses horribles. Des tentes qui brûlent, des gens qui se battent, des animaux morts. J'ai fait des cauchemars. Je me réveille en criant. Mon frère me prend dans ses bras et il me raconte des histoires. Ça me calme un peu.

J'aimerais bien qu'on arrive bientôt. J'aimerais bien avoir un lit, une maison, des jouets. J'aimerais bien que tout redevienne comme avant. Le monsieur de l'autre jour est revenu me voir. Il nous a dit que ça ne sera plus jamais comme avant. Il dit qu'il faut s'habituer...

